

UNE NOMINATION  
NOUVELLE

MM<sup>lles</sup> Emma Janier et Louise Duchemin avaient été élevées ensemble. Étaient-elles amies intimes ? Non. Il y avait entre elles deux de grandes différences de caractères. L'une, Louise, était vive, spirituelle, causeuse, railleuse, un peu mordante; l'autre, timide, rougissante, semblait toujours embarrasée d'elle-même. L'œil seul semblait vivre et il y avait parfois sous cette prunelle des éclairs brillants, quand Louise l'avait taquinée avec sa verve et son entrain ordinaires. Emma ne répondait pas, mais qui sait ce qu'elle pensait !

Malgré cela, si les deux jeunes filles n'étaient pas intimes, elles étaient bien ensemble et elles échangeaient même parfois des projets d'avenir.

Quand elles quittèrent le pensionnat, elles se virent régulièrement d'abord, puis se perdirent de vue et ne se retrouvèrent que pour s'annoncer mutuellement qu'elles se mariaient. Elles épousaient l'une et l'autre un employé du ministère de l'intérieur. Seulement le futur d'Emma était chef de division et celui de Louise n'était que sous-chef.

— Je vais te devoir le respect, dit M<sup>lle</sup> Duchemin... nous allons être de petites gens à côté de toi.

— Méchante ! fit Emma.

Les deux jeunes filles alors se mirent à causer plus intimement et à se confier ces mille riens qu'ont toujours à se dire deux enfants de dix-neuf ans en pareille circonstance.

— En somme, disait Louise à Emma une heure après, en la reconduisant, je compte être heureuse parce que je crois que M. Dufaurie m'aime et que moi je suis sûr de l'aimer... Et toi, aimes-tu M. Legard ?

— Évidemment, répondit Emma, puis-que je l'accepte pour mon mari.

— En effet, riposta M<sup>lle</sup> Duchemin avec un caustique sourire.

M<sup>lle</sup> Janier surprit ce sourire, et quand elle eut quitté son amie :

— Elle n'est point changée, murmura-t-elle, toujours méchante !

\* \*

Il y avait environ cinq ans que les deux jeunes filles étaient mariées et rien de nouveau ne s'était produit dans leur existence. M<sup>me</sup> Emma Legard était mère d'une petite fille, et Louise Dufaurie avait non-seulement, elle aussi, une gamine, mais encore un gros bébé.

Excellente femme de ménage, M<sup>me</sup> Dufaurie, qui n'oubliait pas qu'elle n'avait que vingt-cinq ans, trouvait le moyen de concilier ses devoirs de ménagère et les exigences d'une femme du monde.

Elle fréquentait plusieurs salons que lui ouvrait la position de son mari, et grâce à son entrain elle s'y fit une véritable réputation de femme spirituelle; mais grisée par son succès, sa verve devenait, parfois, trop souvent caustique et mordante, et sans qu'elle s'en aperçut il en résultait des froissements d'amour-propre, des blessures qu'on cache et qu'on n'oublie pas.

Les deux amies se rencontraient fréquemment dans ces soirées.

M<sup>me</sup> Emma Legard pouvait constater les succès de sa compagne de pension, et c'est quelquefois avec un singulier sourire et un étrange regard qu'elle écoutait Louise égréner les épigrammes et les bons mots.

Pour elle, elle était devenue une femme accomplie, maîtresse de maison irréprochable; mais elle semblait toujours un peu repliée sur elle-même. Elle ne sortait de sa froideur que près de sa fille, qu'elle adorait, et qui était bien le plus charmant bébé de quatre ans qui ait jamais jase, marché à quatre pattes, crié sans cause et pleuré sans raison, toutes choses charmantes à cet âge.

\* \*

Un jour, M. Dufaurie dit à sa femme : — Mon chef de bureau vient de mourir; j'ai beaucoup de chance pour être nommé; mais en dépit des services rendus à l'administration, du zèle et de l'intelligence qu'elle veut bien m'accorder, quelques

bonnes protections ne nuisent pas. J'en ai déjà quelques-unes. J'ai causé de cela avec Legard, dont cette nomination dépend en grande partie; il m'a promis son appui; mais il est un peu girouette: tu ferais bien, puisque tu es l'amie de sa femme, d'aller la voir et de la prier d'user en ma faveur de son influence auprès de son mari.

Louise se rendit le jour même chez M<sup>me</sup> Legard, et n'en revint pas satisfaite. Emma avait promis, mais vaguement. Elle n'avait pas sur son mari l'influence qu'on lui attribuait; néanmoins elle essaierait, elle ferait tout le possible et ne désespérerait pas de réussir... des défaites, enfin. Louise le crut et ne se trompait pas.

Le soir, à dîner, M<sup>me</sup> Legard fut charmante avec son mari.

— A propos, dit-elle au dessert, après avoir habilement amené la causerie sur l'administration, il y a un poste de chef de bureau vacant; qui vas-tu faire nommer? car il paraît que c'est de toi que dépend cette nomination.

— Un peu, fit en se rengorgeant M. Legard... j'ai reçu aujourd'hui du ministre la demande d'un rapport sur la personne que j'ai l'intention de proposer.

— Et tu proposes ?

— Dufaurie ! Il le mérite à tous égards.

— Tu n'as pas la main heureuse, dit Emma en faisant une petite moue.

— Et pourquoi ? je croyais au contraire t'être agréable en t'annonçant cela. N'est-ce pas l'amie de la femme de Dufaurie... ?

— Son amie ? évidemment, mais cela n'empêche pas que le mari de Louise est jeune, peut attendre, tandis que cette place revient presque de droit à l'autre sous-chef, M. Tiron.

— Mais c'est une nullité !...

— N'y a-t-il que des aigles au ministère ? fit la jeune femme avec un singulier sourire en regardant son mari.

Voyons, reprit-elle au bout d'un instant, jusqu'à présent, je crois, mon ami, ne t'avoir donné que de bons conseils quand tu m'as consultée... eh bien, laisse-toi guider par moi encore une fois. Quand dois-tu envoyer ton rapport ?

— D'ici à quinze jours...

— Bien, ne te presse pas, attends; nous en recauserons, et promets-moi de ne rien faire sans m'avertir.

— Soit, mais me diras-tu pourquoi tu tiens tant...

— Je tiens avant tout, mon cher André, dit-elle gravement, à ce que tu sois un chef de division sérieux, et je ne veux pas que, sans t'en douter peut-être, tu fasses quelque imprudence, quelque boulette qui nuirait à ton avenir.

M. Legard était arrivé on ne sait trop comment au poste qu'il occupait, mais ce n'était point assurément par son mérite. Faible de caractère, il avait trouvé en sa femme un maître très-adroit, très-habile qui, dissimulant sa domination et profitant de sa nullité, en faisait littéralement ce qu'elle voulait.

C'était peut-être pour cela qu'elle l'avait accepté pour mari.

La soirée n'était pas achevée qu'il était décidé que l'on proposerait M. Tiron, mais que l'on attendrait une dizaine de jours pour cela.

Ce délai servirait à donner le change à Dufaurie et à lui faire croire que l'on avait eu la main forcée par le ministère.

\* \*

Il y avait environ huit ou dix jours depuis qu'avait eu lieu la conversation que nous venons de rapporter, et M<sup>me</sup> Dufaurie était bravement entrée dans son rôle de solliciteuse. Après avoir été très-affectée des allures de son amie à sa première visite, elle avait taxé de chimères ses craintes, mis cette froideur sur le compte d'une migraine ou d'une indisposition, et en sougeant aux avantages qui accompagnaient cette nomination, elle s'était armée de courage et elle était revenue chez M<sup>me</sup> Legard. Autant la première réception avait été froide, autant la seconde fut chaude et pleine de promesses.

M. Legard était fort bien disposé, l'affaire pouvait être considérée comme faite. On ne pouvait jurer de rien, car enfin le chef de division ne pouvait que proposer

et la nomination dépendait du ministre, et ces messieurs ont parfois des caprices; mais toutes les chances étaient pour M. Dufaurie, et dans une quinzaine de jours il serait nommé et installé.

C'était un papotage étourdissant, et cependant, en dépit de ces protestations, Louise n'avait pas confiance. Douée d'une intelligence supérieure, d'une perspicacité peu commune, elle sentait dans les paroles, dans le regard, dans toutes les façons d'être de son amie, quelque chose qui lui disait : On te trompe, on se joue de toi.

Plusieurs fois, elle avait eu envie d'éclaircir ses doutes et de s'en expliquer nettement avec Emma, et elle hésitait de crainte de nuire aux intérêts de son mari, quand une circonstance l'y décida.

Un soir, M. Dufaurie rentra tout triste.

— Nous avons été joués, dit-il, on ne parle dans les bureaux que de la nomination de Tiron.

M<sup>me</sup> Dufaurie mit son chapeau et sortit. On devine où elle allait.

Avant de sonner chez M. Legard, elle s'arrêta sur le palier et réfléchit un moment à ce qu'elle allait dire... En un instant son parti fut pris. Elle sonna. Madame était dans son boudoir, elle entra. En la voyant, Emma se leva et lui tendit la main.

— Que t'ai-je donc fait, lui dit soudain Louise en prenant cette main dans les siennes, pour m'avoir ainsi desservie, pour m'avoir ainsi trompée ?

— Ah ! tu sais déjà la mauvaise nouvelle, dit Emma très-calme. Que veux-tu ? le ministre...

— Le ministre ! fit amèrement Louise, allons donc !

Il y eut un instant de silence entre les deux femmes.

— Eh bien, oui, s'écria soudain M<sup>me</sup> Legard, il n'y a pas eu dans cette nomination—qui du reste n'est pas faite encore—d'influence ministérielle; il n'y a que mon influence à moi.

— Mais que t'ai-je donc fait, répéta Louise, pour chercher à me nuire ainsi ?

— Ce que tu m'as fait ! s'écria Emma. Ecoute. À la pension, j'étais timide, laide, un peu sottre; toi, tu étais jolie, radiée; je ne savais pas parler, toi, tu avais de l'esprit, tu te moquais de moi, je te servais de plastron, de risée. Te souviens-tu quand tu m'as donné le sermon de *la carpe*, parce que j'étais taciturne ? J'ai souffert cela en silence. Il aurait fallu que j'essaye de me défendre, c'est là qu'on aurait ri davantage ! Je trouvais, moi, que grâce à toi on riait assez de ma tournure, de ma façon, de tout ce qui se rapportait à ton patito. Je pleurais le soir dans mon lit en me disant que les gens d'esprit étaient bien méchants, et je n'oubliais rien, je classais dans ma mémoire toutes ces piquées d'épingle.

Et madame Legard continua à esquisser leur vie à longs traits, montrant Louise triomphant dans les salons, ne ménageant personne, pas plus ses amies que les autres.

— Il y a quelques jours, disait-elle, dans une soirée, je t'ai quittée en pleine cause, je suis sûre que lorsque j'ai été partie j'ai eu mon lot. Oh ! ne proteste pas, je te connais. Eh bien, ajouta-t-elle, voilà ce que tu m'as fait; tu m'as blessée, offensée depuis notre enfance, je trouve enfin l'occasion de prendre ma revanche, je la prends, et avoue que, pour une sottre comme moi, je me suis assez bien moquée depuis huit jours d'une femme d'esprit comme toi... Ah ! ton rôle de femme d'esprit, tu verras où il te mènera, et ce qui te restera de tes succès de salon.

Louise pleurait silencieusement.

En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit et une petite fille entra. Elle courut à M<sup>me</sup> Dufaurie.

— Bonjour toi, dit-elle.

Et écartant le mouchoir que la jeune femme tenait sur ses yeux :

— Tu peures, fit-elle, faut pas peurer, c'est pas zoli, dis, maman...

— Laisse-nous, Andrée, fit Emma.

Madame Dufaurie s'était levée.

— Je crois, dit-elle à son ancienne amie, que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Je le crois.

Les deux femmes se saluèrent silencieusement et madame Dufaurie s'éloigna.

— Allons, mon ami, dit-elle à déjeuner à son mari, c'est moi qui t'ai porté malheur. Tu ne seras pas nommé parce que j'ai trop d'esprit !

\* \*

Le lendemain de cette conversation, à huit heures du soir, il se passait une triste scène dans la chambre à coucher de M<sup>me</sup> Legard.

La petite Andrée, prise le matin d'une indisposition subite, était au lit. Un médecin appelé déclara qu'il craignait le croup.

— Le croup, se dit Emma restée seule près du lit et contemplant son enfant, une maladie qui ne pardonne jamais ! Ce médecin se trompe, c'est évident : hier, elle allait bien. Elle ne peut pas mourir aujourd'hui, c'est impossible. Et puis je ne le veux pas, moi !

Et elle se penchait sur le berceau, et toutes ses angoisses déchirantes se reflétaient sur son visage. En ce moment l'enfant eut une petite toux sèche et ouvrit les yeux. La mère l'embrassa les yeux pleins de larmes.

— Tu peures, maman, dit Andrée, faut pas peurer.

Et refermant ses grands yeux elle s'assoupit.

Ce simple mot d'enfant avait comme pétrifié M<sup>me</sup> Legard. C'était ce même mot que, la veille, Andrée avait dit à Louise. Son regard alla à son chiffonnier sur lequel s'étalait encore le rapport de M. Legard pour le ministre; elle avait voulu savourer sa vengeance, et une idée brûlante lui traversa le cerveau : Dieu me punit !

Elle resta longtemps songeuse, absorbée dans ses désolantes pensées.

— J'ai été trop cruelle, c'est évident : on me châtie dans mon enfant; à quoi me sert cette vengeance ? N'eût-il pas mieux valu pardonner, et qui sait si Dieu, de son côté, n'aurait pas épargné mon pauvre chérubin...

L'état d'Andrée, loin de s'améliorer, semblait au contraire empirer. La figure était empourprée, la respiration de plus en plus embarrassée, la toux de plus en plus fréquente.

Épouvantée, Emma se jeta à genoux.

— O mon Dieu, je vous en supplie, murmura-t-elle, ne me prenez pas ma petite fille; vous avez bien assez d'anges aux cieux ! laissez-moi mon Andrée, laissez-moi mon enfant !

Les prières les plus courtes sont les meilleures, dit-on. Je le crois.

Quand M<sup>me</sup> Legard se releva, elle alla à son chiffonnier et écrivit :

— Pardonne-moi, Louise; j'ai été cruelle avec toi hier, Dieu m'en punit cruellement; ma petite fille se meurt, et il me semble que si tu me pardonnes, elle ne mourra pas. EMMA.

La jeune femme sonna.

— Cette lettre immédiatement chez M<sup>me</sup> Dufaurie.

Et revenant à son berceau, elle déchira le rapport de son mari. Puis elle s'assit près de sa fille, presque soulagée... Il lui semblait qu'elle allait mieux. Une demi-heure après, Emma entendit des pas précipités, la porte de la chambre s'ouvrit et Louise entra. Les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

— Il me semble que tu m'apportes la santé de mon enfant...

Et vraiment on aurait dit que c'était la vérité; car le docteur, qui arrivait quelques instants après, déclarait qu'il n'y avait plus de danger et que les craintes étaient vaines.

Emma était presque folle de joie.

— Tiens, dit-elle à Louise quand elle se préparait à s'en aller, en lui donnant le rapport Legard sur Tiron déchiré en deux, prends ce papier, tu le donneras à ton mari de ma part. Il sera chef de bureau, et cette fois, ajouta-t-elle en se cachant dans les bras de son amie, c'est sérieux. Je suis guérie de mes rancunes.

— Et moi, je renonce à mon rôle de femme d'esprit, cela coûte trop cher.

M. DE BÉJAN.